



Gérard Cartier

Exercice de vie

Violente vie de Marie-Claire Bancquart
(Le Castor Astral, 2012)

Violente vie est emprunté au dernier vers d'un recueil que Marie-Claire Bancquart a publié il y a plus de quinze ans, *Énigmatiques* (Obsidiane, 1995) : « *Je reprends ici ces mots, dit-elle, comme une affirmation contre l'usure, et contre la perspective de la mort* ». Comme le suggère ce titre, écrire est bien plus pour elle qu'une tentative de fixer l'éphémère : c'est un acte de vie.

Ces pages témoignent à nouveau de son attention à la réalité sensible, saisie jusque dans ses manifestations les plus *minces*, les plus élémentaires, qu'elle restitue au plus près, sève et substance – monde matériel à quoi les mots se frottent pour en arracher un peu de son pouvoir de durer. Le *je* est ici totalement incarné, matériel lui aussi, étroitement mêlé aux êtres et aux choses (« *Nous nous faisons une origine / dans l'odeur de ta sève* »), la pensée aussi tangible que les herbes et les rochers. Pas de discours, rien qui explicite une philosophie, à peine si, ici ou là, un vers fait leçon : la vie *se suffit*, « *sans glose* ». Étrangers à l'oracle comme à l'éloge, les vers de Marie-Claire Bancquart disent le simple fait d'exister, d'exister encore, dans le corps fragile qui nous est donné.

Il est le vrai lieu de son rapport au monde. Corps ténébreux, autonome, dont jamais le mouvement ne cesse, avec son sang qui bat sourdement et ses viscères qui travaillent en secret. Les mots l'éprouvent, mesurent la vie qui s'y poursuit aveuglément, et la mort qui y *nage*, un peu plus *persuasive* chaque jour. On pense invinciblement à cette pratique des comédiens qui, étendus sur l'estrade, abandonnés à la pesanteur, se vérifient lentement, habitant successivement chaque membre, chaque organe, (« *Dans ma colonne vertébrale / je me retire // je l'habite / os après os...* »), nouant leur esprit à chacune des parties de leur corps, avant de monter sur les planches et de se livrer, plus assurés d'eux-mêmes, à la *violente vie* qu'il leur faut représenter. L'écriture est aussi un exercice de vie.

La mort souvent y affleure, lancinante, particulièrement dans l'ultime section du livre, *Nous inventons de vivre*, où les poèmes ordinairement courts se font plus brefs encore, le sujet plus resserré. Mais la voix reste tenue, le sombre présage que l'auteur voit peu à peu se manifester ne la pousse pas à l'épanchement. Si le livre dit la *ténébreuse*, il dit aussi la volonté opiniâtre de vivre – la vie, comme elle le dit si bien, est une *invention*, et l'âge peut aussi être le lieu du bonheur : « *Je dis qu'il ne faut pas laisser passer sa vieillesse* », écrit-elle en quatrième de couverture. Chez Marie-Claire Bancquart, pas de regret du passé, aucune nostalgie de l'enfance – on sait sans doute qu'elle lui fut cruelle, et si elle reparaît, ici et là, elle montre un visage terrible : « *Ceux dont le costume de mort fut taillé dès l'enfance...* ».

Du journal intime, ces poèmes gardent souvent la manière, mais ils ne s'y limitent pas. Ainsi, au milieu du livre, un très bel ensemble rassemblé sous le titre *Figurations*, en

hommage à l'œil humain et à la main du peintre. À travers l'évocation d'images gravées et de tableaux, on parcourt en quelques pages toute l'aventure humaine, depuis les premières représentations du paléolithique jusqu'aux portraits métaphysiques de Chirico, en passant par les *vanités* du XVII^e siècle. Il faudrait citer beaucoup de choses ; par exemple :

Dans la grotte
notre rêve suscite un buffle
tracé sur une paroi jamais découverte encore.

Nous posons sur elle nos mains
les mêmes
que celles dont l'empreinte teintée d'ocre
demeure à côté de la bête
dans le feuillage sans fin du temps.

Marie-Claire Bancquart affectionne les vers courts, presque lapidaires, qui semblent mesurés sur le souffle (le retour à la ligne y vaut sans doute, chez d'autres, l'usage des blancs ou la ponctuation), avec parfois de brusques ruptures de rythme obtenues par le moyen d'un vers très long, façon peut-être de donner voie au sens tout en contenant le chant. Si elle n'use qu'avec parcimonie des images (on sait leur pente naturelle à enchanter le monde) et incline plutôt à l'exactitude du vocabulaire, son écriture fait saillir chacun des mots, dans une grande économie de moyen, exempte de toute sécheresse – bien au contraire, la vie de toute part y frémit : « *écrire*, dit-elle en ouverture du recueil, *pour susciter présence / de toutes les vies* ». Et de l'auteur au milieu d'elles. « *Nous serons un mot rayé nul, il est vrai // Mais il aura été écrit.* » Ne peut-on pas y lire comme une morale ?